

1) Suite et fin de la relecture de la Genèse

Le chapitre 2 de la Genèse offre un autre récit de la création. Mais ce second récit semble préserver l'idée centrale du premier chapitre : l'homme est un être « séparé », et cette séparation, il la porte en lui. Ainsi, on note que l'homme est composé de terre et d'un souffle de vie, il doit dominer le monde mais obéir à Dieu, il est partagé entre du permis et du défendu, et enfin, la femme est tirée de sa côte. Mais surtout, en nous proposant un second récit différent du premier, la Genèse nous met, nous lecteurs, en situation d'être « séparés » entre deux compréhensions : il nous est impossible d'avoir une vision réunifiée de notre origine ou de notre nature.

Cette relecture par Léo Strauss permet de comprendre l'enjeu du chapitre 3. Ce qui est présenté comme un acte de désobéissance (manger du fruit de l'arbre du bien et du mal) crée une nouvelle séparation en l'homme, séparation entre un avant et un après. L'avant est caractérisé par le fait que l'homme se comprenait à partir de Dieu. Dans l'après, l'homme se comprend à partir de lui-même. En d'autres termes, on retrouverait ici la distinction posée par Antigone : il y a des lois qui viennent de Dieu (situation de l'avant) et il y a celles qui sont posées par les hommes (situation de l'après, qui est notre condition présente).

Mais nous n'avons pas encore répondu à notre question de départ : la désobéissance est-elle une faute, et donc un mal ? Adam a-t-il voulu le mal ? Si à un premier niveau de lecture, il semble qu'il faille lire le chapitre 3 ainsi, deux remarques permettent d'en douter. Tout d'abord, l'homme a été créé à l'image de Dieu. Peut-on lui reprocher de vouloir être comme lui ? Dieu est son propre point de départ : pourquoi l'homme ne serait pas incité à lui aussi être son propre point de départ ? Mais ensuite, et surtout, avant de manger du fruit de l'arbre du bien et du mal, Adam et Eve n'ont pas la connaissance du bien et du mal. Ils connaissent l'interdiction de Dieu, mais ils ne savent pas que c'est bien de s'y tenir et que c'est mal de désobéir. Donc au moment où ils mangent du fruit, ils ne peuvent savoir que c'est mal. Par contre – et c'est en cela que consiste la chute – une fois qu'ils ont mangé du fruit, alors ils ne peuvent plus faire autrement que tout vivre et tout comprendre à travers les lunettes du bien et du mal (par rapport à eux-mêmes).

Bref, si dans l'imaginaire collectif, la Genèse est un récit qui ferait de la désobéissance un acte mauvais, il semble qu'une lecture attentive doive nous inviter à la prudence. Le texte ne nous dit pas que désobéir est bien ou mal. Si l'on se souvient que la pièce de Sophocle dénonce aussi la démesure de la désobéissance comme de l'obéissance, nous voilà donc réduits à ne pouvoir affirmer qu'en soi, la désobéissance est un bien ou un mal. Dès lors, notre question rebondit. Si en soi, désobéir n'est ni bien ni mal, peut-être que l'on pourra poser un jugement en évaluant la cause défendue. C'est elle qui fait de la désobéissance un geste légitime ou illégitime. Notre question devient donc celle-ci : comment nous assurer qu'une cause est juste, et mérite donc qu'on la défende jusqu'à désobéir ?

2) Comment juger que ce pour quoi on désobéit est juste ?

Une approche philosophique peut évaluer chaque cause en soi (le climat, la justice sociale, l'égalité homme/femme, etc.), ou, en prenant du recul, tenter de voir sur quoi s'appuient les manifestants pour légitimer leur cause, quelle qu'elle soit. C'est cette seconde voie que nous allons suivre ici.

En vérité, il y a trois manières de justifier les principes au nom desquels on désobéit. Soit, comme Antigone, les valeurs défendues sont présentées comme absolues, divines et donc non négociables. Soit on s'appuiera sur la délibération rationnelle : est juste ce que tout homme de bon sens, pourvu qu'il réfléchisse bien, affirmera être bien. Dans ces deux premiers cas, on prétendra que, via une révélation ou via l'exercice de la raison, il y a un bien universel qui vaut pour tous les hommes. Mais un troisième courant existe, qui est aujourd'hui dominant, et qui consiste à nier toute valeur universelle. On pressent que la désobéissance aura ici une toute autre signification qui nous éloigne d'Antigone.

A. La voie religieuse

La voie religieuse (appelée plus généralement la voie du droit naturel ancien) affirme donc qu'il y a des valeurs sacrées, révélées dans la Bible, le Coran ou tout autre texte présenté comme la parole de Dieu. On peut inclure ici ceux qui se disent habités par Dieu, touchés par la Grâce, et porteur d'une vérité qui s'impose à eux, et vaut pour tous les hommes. On inclura ici une version laïque de la révélation : lorsqu'on évoquera une « évidence » ou une « intuition », ou un sentiment, comme chez Hume, qui n'est pas seulement l'expression de notre personne, mais plutôt de l'humain que nous sommes. On l'aura compris, une variété de possibilités s'offre à nous. Peu importe, elles ont toutes en commun de s'appuyer sur une évidence qui s'impose, une évidence tellement évidente qu'elle doit valoir pour tous les hommes. En dernier recours, ces évidences ne s'expliquent pas. Nous disons : en dernier recours car rien n'empêche qu'on tente de rendre intelligible ces valeurs ou principes. Mais cette démarche visera seulement à donner du sens à des valeurs dont on admettra au départ qu'elles s'imposent à nous.

Cette première voie est aujourd'hui très largement combattue. Tout d'abord, il faut avoir la foi ou, (version laïque) faire l'expérience d'une intuition tellement évidente qu'on aurait raison de la croire universelle. Mais admettons ce point acquis. Première difficulté, d'autres disent avoir aussi des vérités révélées ou des intuitions et elles ne concordent pas avec celles des premiers et éventuellement avec les nôtres : le spectacle des différentes religions, et au sein d'une même religion, des écoles différentes laisse perplexe. Comment départager « la bonne version » des « hérésies » ? Ou dira-t-on qu'elles sont toutes bonnes parce qu'elles sont toutes des paroles divines, même si elles sont incompatibles entre elles ? Ensuite, à supposer qu'il y ait un vrai « prophète » au milieu des égarés et des faux prophètes, comment le repérer ? Comment savoir que c'est

lui qui est habité par la parole de Dieu ou que c'est lui qui a la bonne intuition (dans une version non religieuse) et non un autre ?

Avec un peu de recul, on ne peut s'empêcher de penser que les « vérités » dites divines sont manifestement des vérités historiques (elles varient en fonction de l'époque, et en fonction du lieu), elles sont donc relatives (à l'époque et au lieu). Si tel est le cas, certains affirmeront que de telles vérités dites divines ou intuitives sont des illusions. Mais on les fera passer pour divines ou absolues pour mieux manipuler les foules (par exemple pour renverser un régime) : car la foule a besoin de croire qu'elle a absolument raison pour agir, et donc qu'elle est dans son droit.